



EchoGéo

5 | 2008
juin / août 2008

Drague et *cruising*

Géométaphores d'un mouvement exploratoire

Emmanuel Redoutey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/3663>

DOI : 10.4000/echogeo.3663

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Emmanuel Redoutey, « Drague et *cruising* », *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 11 avril 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/3663> ; DOI : 10.4000/echogeo.3663

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Drague et cruising

Géométaphores d'un mouvement exploratoire

Emmanuel Redoutey

- 1 En 1980 sort sur les écrans américains un film de William Friedkin, plongée quasi-documentaire dans le monde 'cuir' et sadomasochiste gay de New York : *Cruising* (1980, USA). Al Pacino y incarne un policier, Steve Burns, chargé d'infiltrer certains bars homosexuels pour traquer un 'tueur de pédés' : son physique colle au profil de deux victimes sauvagement assassinées. La nuit venue, délaissant son uniforme pour une panoplie SM, Burns s'immerge dans l'*underground* new-yorkais. Ce monde inconnu fait vaciller ses repères sociaux, moraux, affectifs et sexuels. W. Friedkin met en scène ses incursions dans les bars de Greenwich Village, filme un personnage sillonnant la ville jusqu'aux aires de drague de Central Park où se déroule la scène finale. La tension et les atmosphères oppressantes du film fonctionnent sur l'âpreté des situations, l'ambiguïté des personnages, l'opacité et le dédoublement de leurs identités morale et sexuelle. À sa sortie en France, *Cruising* est sous-titré : « La chasse ». Dans les cahiers du cinéma, Serge Daney reproche à W. Friedkin « sa tolérance bien-pensante et vaguement sociologique » et conclut à l'adresse des traducteurs de la version française : « Une dernière chose : *Cruisin'*, ça ne veut pas dire 'La chasse' (ce serait *Huntin'*), mais 'La drague'. Tout est là ».¹
- 2 La précision de Serge Daney (l'intrigant 'tout est là'), invite à décrypter le sens et les métaphores de la drague et du *cruising*. Dès lors que l'on constitue ce qu'ils désignent en objets sociologiques, le sens des mots et leurs référents métaphoriques méritent examen. Non pas à cause de la subjectivité et de l'approximation supposées du langage imagé, mais parce qu'il faut d'abord admettre qu'une métaphore a un autre sens que son sens littéral. Puis que son emploi est approprié, d'autant plus qu'il s'agit d'une 'métaphore éteinte' dont l'usage courant a fait disparaître la distinction entre sens propre et sens figuré (Barnes, 2000).
- 3 L'analyse étymologique de la *drague* confrontée à son équivalent anglais *cruising* nous est apparue féconde (littéralement, *to cruise* signifie *croiser*). L'examen linguistique et le repérage des référents métaphoriques, rapportés à la littérature scientifique sur le sujet et à nos propres observations à Paris et à New York, soulignent l'idéalité imaginaire du

cruising et la réalité contrainte de la drague. Car nous voulons appuyer une hypothèse sur les nuances de la traduction : les deux termes convergent vers une détermination spatiale de la pratique qu'ils désignent. Autrement dit, il s'agit de montrer ce qui, dans la pratique et l'expérience de la drague, en instituant un lien étroit à l'espace « dragué », participe d'un mouvement exploratoire. Du film de Friedkin à nos propres terrains, notre attention s'est partagée entre les interactions des dragueurs et l'environnement dans lequel elles se trament. Deux types de lieu sont privilégiés : des lieux publics identifiables dans les grandes villes occidentales, connus et reconnus comme « zones de drague », et des établissements commerciaux qui, se dédiant à la mise en scène d'une sexualité publique, font leur réclame en détaillant leurs prestations : des architectures adaptées où lumière, matériaux et ambiances, convergent vers des codes esthétiques particuliers qui, en érotisant la perception du lieu, fabriquent des mondes sexuels à explorer. Nous tentons ainsi d'appréhender la figure du dragueur et ses itinérances. Non pas seulement par ses localisations et par la description de ses paysages de prédilection, mais en traitant de son rapport à la ville qui l'entoure, de sa manière d'être « dans » et « à » l'espace², au centre de ses pérégrinations et en marge de sa vie sociale, sujet et objet de son propre désir, à l'intérieur et à l'extérieur des « aires morales » dont il perce les contours et expérimente les anfractuosités.

- 4 Parmi les travaux que l'on classe dans la géographie des sexualités, la cartographie ou la modélisation servent généralement de support à une analyse centrée sur des formes de territorialisation graphiquement représentables (Blidon, 2006). Dans notre propre parcours de recherche, cet article vient après une bifurcation méthodologique qui vise à « tuer le cartographe » et ses outils à double tranchant : acte nécessaire pour remédier à sa propension à fabriquer des catégories, pour remettre en cause son œil zénithal et, comme invite à le faire Michel de Certeau depuis le sommet du *World Trade Center* à New York, s'affronter aux fourmillements de la rue, préférer les « pratiques urbaines » au « concept de ville ». Dès lors le choix d'accorder au regard ethnographique une place privilégiée permet de relayer une géographie sexuelle qui ne se pose plus seulement en termes de localisations et de fixations (commerces et lieux de sociabilité par exemple), mais à partir de trajets et de mouvements exploratoires. Il ne s'agit plus seulement de lister et de hiérarchiser les espaces de visibilité, de repérer des centralités polymorphes, mais de s'interroger sur le sens, la compréhension au plus près du corps et de ses arpentages, d'une spatialité propre au désir sexuel, lorsqu'il s'exprime et se manifeste publiquement.
- 5 Fruit d'une rencontre entre un jargon technique et un argot de maraudeur, la « drague » offre des prises diverses au discours savant. Les polysémies et contradictions du langage courant et scientifique (sociologique ou psycho-sociologique) en font une catégorie non stabilisée. Parmi les préliminaires sociaux du sexe, la drague est pour le sens commun une technique de rapprochement qui se faufile dans les conventions de l'interaction et de la conversation : le tact et la réserve, l'empiètement et le jeu des apparences (Goffman, 2002). Parce qu'elle est intéressée, elle s'oppose à la définition que Simmel (1910) donne de la sociabilité, « une forme du relationnel non contaminée par le désir » : c'est ainsi que Léo Bersani (2001, p. 111) reformule la pensée de Simmel avant d'annoncer : « la drague est une forme de sociabilité sexuelle ». Car c'est dans l'innocence de la sociabilité que la séduction s'opère à couvert et que la drague ordinaire s'insinue, entreprise masquée qui progresse à tâtons. Même agressive, et bien qu'elle vise un arrangement et travaille à une issue relationnelle, elle se distingue fondamentalement du conflit que le dragueur finira

par provoquer si l'insistance est perçue comme une offense. La drague entre ainsi dans différents registres du lexique sociologique des interactions. Encore faut-il la comprendre à l'intérieur des sous-familles de scripts³, hétérosexuels et homosexuels, que l'on pourrait encore détailler selon les classes sociales et les origines culturelles.

- 6 Hétéro ou homosexuelle, la drague appartient historiquement à une culture masculine, héritière de la cour et d'une forme de galanterie intéressée. Jeff Kintzele (1995, p. 92) se demande « si ce n'est pas la réplique de l'homme à la coquetterie féminine ». Dans la culture hétérosexuelle, la drague est réputée essentiellement verbale, sociable et persévérante. Elle vise autant la rencontre sexuelle qu'un simple contact amoureux. S'appuyant sur l'interactionnisme symbolique de E. Goffman, J. Kintzele l'analyse comme une « scène » prenant les atours d'une « chorégraphie ritualisée »⁴. Il analyse l'ambiguïté des rôles entre « accosteur » et « accostée » et souligne le risque que l'interaction présente pour les deux protagonistes, susceptibles, l'un comme l'autre, d'interpréter la situation à mauvais escient. Kintzele décompose le script en quatre phases :

« la phase des préparatifs : la déambulation, la recherche du type de partenaires préféré, le choix, l'approche, la tactique, le baratin... [...] la phase de détermination durant laquelle la personne abordée décide [...] de donner telle ou telle direction au déroulement des opérations. Entre le moment où cette décision est prise et celui où l'accosteur est informé s'écoule la phase de dévoilement. Finalement vient la phase de règlement. Elle commence dès que le résultat est dévoilé et s'achève lorsque les pertes ont été compensées et les gains ramassés » (op. cit., p. 47-48).

- 7 Kintzele établit deux types de distinction entre « drague directe » et « drague indirecte ». La première discute le poids relatifs du sexuel et du relationnel dans l'entreprise du dragueur ainsi que l'enchaînement des interactions qu'il implique : selon qu'un rapport sexuel succède la relation (cas de la drague directe entre hommes) ou la précède (drague indirecte)⁵. La seconde distinction repose sur le lieu du script : la drague indirecte serait caractéristique des milieux institutionnalisés (lieux de travail, de loisirs, milieux culturels et sportifs, etc.) et des espaces publics (parcs et jardins, transports publics) où elle tire parti des co-présence anonymes. La drague directe se tramerait dans des milieux spécialisés (bars, clubs, boîtes de nuit).
- 8 S'en suit une série de discussions quant à ses significations sociales. J. Kintzele reproche aux féministes leur propension à n'y voir qu'une expression de plus de la domination masculine autant qu'il réfute l'hégémonie du modèle de la drague homosexuelle : le modèle du « marché » des échanges sexuels présenté par Béjin et Pollak (1977) et Pollak (1984, p. 60) : « La drague homosexuelle traduit une recherche d'efficacité et d'économie comportant, à la fois, la maximisation du 'rendement' quantitativement exprimée (en nombre de partenaires et d'orgasmes) et la minimisation du 'coût' (la perte de temps et le risque de refus opposés aux avances) ». Selon Kintzele, la drague peut ne pas être tributaire d'une finalité sexuelle et se présenter comme « un jeu pur, une fin en soi ».
- 9 La drague entre hommes, pratiquée sur des lieux « annexés » par une population avisée (Proth, 2002 ; Gaissad, 2000), est directement sexuelle, davantage visuelle et gestuelle que verbale. Elle débouche en cas de succès sur une consommation immédiate ou différée, mais assurée. La drague homosexuelle est essentiellement territoriale, se fixe davantage sur des lieux publics élus par accoutumance : certains parcs ou jardins, bois, aires d'autoroutes ou parkings. Aussi le « lieu de drague » constitue-t-il une catégorie géographique dans le vocabulaire de l'homosexualité masculine, rubrique à part entière des guides gays. Bruno Proth identifie quant à lui la combinaison de quatre déterminants : l'anonymat, l'absence de femmes, l'aspect secondaire de la physiologie

du partenaire et la gestion du temps basée sur la rentabilité, quatre composantes qui s'opposent aux scripts de la rencontre hétérosexuelle.

- 10 Hétéro ou homosexuelle, la drague est une pratique publique. Elle poursuit différentes finalités – sociable, narcissique, sexuelle. Elle engage le regard, le corps et le verbe, dans différentes combinaisons et hiérarchies. Mais avant de signifier une technique de rencontre plus ou moins habile, la drague est bien une métaphore, « indice d'une analyse à venir, qui demeure en creux, qui fait encore et toujours défaut, note Joseph (1984, p. 61-62). Comme si les métaphores étaient les indicateurs d'une précarité dans la pensée ». D'autant plus que les métaphores ne sont pas figées : elles ont une histoire et un parcours dans la langue. Dans ce cas particulier, le mot naît d'un langage technique, s'enracine dans l'argot avant de se voir adopté par le langage courant.
- 11 La drague (du latin *dragge*, filet de pêche) ne désigne pas initialement une action, mais les divers instruments utilisés pour pratiquer la « pêche à la traîne ». Son usage dans la langue française remonte au XIV^e siècle. Le mot rejoint, dans son acception moderne, le vocabulaire professionnel de la gestion des fonds portuaires et fluviaux au XVIII^e siècle puis celui de l'ingénierie et des travaux publics au XIX^e siècle. L'outil adopte diverses formes : nasse, câble lesté, filin ou grappin servant à nettoyer un fond ensablé ou à remonter à la surface des objets immergés tels que des ancres détachées. D'abord outil 'à main' ou 'à bras' pour curer des dépôts en eaux peu profondes, elle se perfectionne par l'adjonction de chapelets, de godets ou d'échelles lorsque les dimensions et les contraintes afférentes à l'ouvrage (canal, rade portuaire) imposent la mise en œuvre d'un appareillage sophistiqué. Au début du XX^e siècle, la drague se mécanise en machines rotatives, aspirantes ou suceuses. Dans le cas particulier de la destruction des mines flottant à la surface ou se maintenant entre deux eaux, la drague peut être magnétique (câble) ou acoustique (bruiteur) remorquée par le navire 'drapeur'. C'est au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle que le mot passe dans le langage courant et l'argot citadin : il désigne alors la « vente de plantes médicinales, [...] de remèdes plus ou moins charlatanesques »⁶ : « monter une drague », c'est « s'établir charlatan »⁷. Au masculin, 'le drague' est celui qui embobine ses victimes dans ses filets de bonimenteur pour vendre des potions. Dans la bouche de Vidocq, c'est un « escamoteur » (cité par Kintzele, 1995, p. 30). Ce n'est que dans les années 1940 que le mot acquiert son sens argotique contemporain : une technique de séduction masculine à des fins sexuelles : 'aller à la drague' ou 'faire la drague', c'est-à-dire 'marauder'. Le terme est popularisé par Marcel Carné (*Les tricheurs*, 1958). L'historien Louis Chevalier (1985, p. 28) voit son adoption par le langage courant à l'après-guerre comme un signe des temps, un changement de mœurs et de mentalité, qu'il rapporte à une opposition de nature étiologique entre la drague et la chasse. La chasse renvoie aux ruses du prédateur adaptées à la nature du gibier qu'il traque minutieusement et dont il sait repérer les traces. Elle est surtout le fait d'une logique de milieu, une connaissance aiguisée de l'environnement :
« La nuit de l'ombre, ça voulait dire d'abord le hasard des rencontres. La chasse. On ne disait pas encore la drague et je suis persuadé que ce remplacement de mot par un autre, et surtout d'une image par une autre, résulte d'un changement de mœurs et de pratiques, et qu'il l'accentue en retour. [...] La chasse est individuelle, aventureuse, quelquefois aussi dangereuse, ce que la drague n'est jamais. [...] [...] La drague, au sens maritime du mot, est collective, industrielle, méthodique, sans grand risque, un peu lâche, et aussi, [...] elle épuise les fonds ».
- 12 Ainsi, depuis la nasse du pêcheur tirée à la main jusqu'aux systèmes industriels composites adaptés à différents fonds aquatiques, le terme dérive d'une technologie

maritime ou fluviale. Ce n'est pas la nature diverse des matières déposées et des objets échoués qui définit le dragage mais bien la technique qui permet de sonder un milieu opaque pour en extraire un dépôt indifférencié.

- 13 Mais parce que la drague humaine procède par opérations sélectives, ce premier niveau de la métaphore ne renvoie pas exactement à la réalité (Kintzele, *op. cit.*, p. 53, le note également). L'usage des mots est parfois trompeur, il n'est en tout cas pas universel. *Cruising* est l'équivalent anglais de la drague. Si l'usage commun les confond, la traduction suggère des nuances de sens. La déconstruction de la métaphore française et sa confrontation au *cruising* anglais ouvrent à d'autres interprétations, une sémantique complémentaire et un rapport plus étroit à la ville : si drague et *cruising* relèvent de constructions métaphoriques voisines⁸, ils impliquent des spatialités non seulement différentes, mais opposées.

to cruise the City

- 14 Le 'dragage' a deux traductions littérales en anglais – *dragging* (pour recherche) et *dredging* (pour nettoyage) sans connotation figurée. *To cruise* signifie 'croiser' pour un bateau ou 'voler' pour un avion, 'naviguer' dans les deux cas. Un *cruiser* est un croiseur, *a cruise*, une croisière. L'origine maritime ou fluviale de la drague n'équivaut que partiellement à la métaphore anglaise. Draguer (une rivière, un canal, un fond marin) suppose l'invisibilité des objets jonchés au fond et masqués par le tirant d'eau tandis que *cruising* désigne un *croisement à vue* de navires se mouvant en surface. Autre différence d'ordre grammaticale : si les deux verbes sont transitifs, leurs compléments d'objets sont de nature différente. On drague quelqu'un dans la rue mais *one cruises the streets in search of a partner*. Le complément d'objet de *cruise* (l'espace) n'est qu'un complément circonstanciel du verbe français dans son usage contemporain. On ne dit plus 'draguer la ville' mais bien 'draguer en ville'. L'interversion révèle un décalage sémantique qui dépasse les nuances linguistiques. Par ailleurs, la drague ne revêt pas la puissance d'évocation de *cruising* qui, dans ses emplois littéraires, traduit un type d'expérience, la mobilité du *cruiser*, plutôt qu'une pratique focalisée sur un(e) partenaire potentiel(le).
- 15 Selon Mark W. Turner (2003, p.46)⁹, la pratique/expérience du *cruising* s'invente dans les dernières décennies du XIX^e siècle et se prolonge tout au long du XX^e : « La drague[*-cruising*] est une pratique qui exploite l'ambivalence de la ville moderne, et ce faisant, pervertit [*queers*] les narrations totalisantes de la modernité, en particulier, la flânerie ». Le *cruiser* dérive de la figure baudelairienne du flâneur émergeant comme « un contre-discours dans la littérature de la modernité », et « l'une des modalités de l'expérience urbaine ». Expérience esthétique qui mêle la dispersion distraite du regard, l'attitude blasée et l'imagination en marche, le *cruising* exploite « l'indétermination et la fragmentation » de la grande ville qui fait « qu'une sorte de connexion perverse se fait, par laquelle l'étranger solitaire et la foule ne font plus qu'un : une plongée dans la multitude » (*Ibid.*, p. 18). Plus encore joue la disponibilité du *cruiser* combinée à la liberté de ses mouvements. M. W. Turner définit l'expérience du *cruiser* par une interaction visuelle, discrète et instantanée, qui passe entre deux regards au milieu des passants anonymes. Nous rapportons l'analyse de M. W. Turner à trois registres de la perception : la visualité, la temporalité et le mouvement.

- Visualité

« La drague[*-cruising*] est l'instant d'un échange visuel, dans la rue ou dans d'autres lieux de la ville, qui signe un acte de reconnaissance mutuelle au milieu des effets

autrement aliénants de la foule anonyme. C'est une pratique qui exploite à son avantage la fluidité et la multiplicité de la ville moderne. Mais la drague[-cruising] n'est pas transhistorique [...], elle est circonscrite à l'intérieur d'un certain nombre de déterminants sociaux et de spécificités culturelles. Elle est toujours déterminée par un site » (*Ibid.*, p. 9).

- Temporalité

« La drague[-cruising] est la matière du fugitif, éphémères instants attrapés sans intention. L'étudier pose les mêmes difficultés que pour d'autres expériences urbaines – elle n'est pas statique, elle passe rapidement, elle est contenue dans le temps d'un coup d'œil. Mais il existe des sources [récepteurs] qui capturent de tels instants fugitifs [...] quand un regard jeté derrière soi semble suggérer un moment de réciprocité dans la rue » (*Ibid.*, p. 10).

- Mouvement

« Le *cruiser* est une manière alternative de voir le marcheur des rues qui évolue dans un environnement aux significations incertaines et ambiguës. Comme tous les marcheurs, le *cruiser* écrit son propre texte urbain, un texte que nous ne pouvons pas tous lire de manière égale. Il est le badaud anonyme qui se baigne dans la multitude (à la manière de Baudelaire) ou botanise l'asphalte (comme l'écrivait Benjamin) dans le but d'une rencontre – et de trouver cet autre dont le regard rencontrera le sien » (*Ibid.*, p. 36).

- 16 M. W. Turner décrit ainsi un *processus* qui mobilise le regard et la marche : il joue sur des significations ambiguës et la distillation de signes repérables seulement par d'autres *cruisers* qui sauront les interpréter, dans des situations et des circonstances particulières : « Le *cruiser* 'brûle' positivement de l'envie d'être vu, mais pas par tout le monde, et pas dans toutes les rues ». Enfin, les *cruisers* ne visent pas le contact sexuel : « des regards réciproques suffiraient à leur plaisir, et leurs dynamiques procéderaient d'une stimulation érotique précisément parce qu'il n'y aurait pas d'issue sexuelle. Il y a différents niveaux d'érotisation et de fantasme à l'intérieur de l'idée de la rencontre possible, potentielle, mais jamais entièrement réalisée » (*Ibid.*, p. 61). Ces remarques rappellent un texte de Roland Barthes pour qui la drague n'apparaît pas comme orientée par la convoitise d'un corps ni même comme l'épreuve d'une altérité. Expérience de sa présence immédiate à l'autre, elle poursuit le plaisir d'un moment unique dans l'intervalle et le temps de la rencontre, où le mouvement du désir se suspend :

« la drague, c'est le voyage du désir. C'est le corps qui est en état d'alerte, de recherche par rapport à son propre désir. [...] la drague implique une temporalité qui met l'accent sur la rencontre, sur la 'première fois'. Comme si la première rencontre possédait un privilège inouï : celui d'être retirée de toute répétition. [...] L'acte de draguer est un acte qui se répète, mais son contenu est une primeur absolue » ; « [Elle contient] cet enchantement de la première fois [...] qui vous délivre sur le moment, complètement, du poids de la répétition, des stéréotypes » (Barthes, 1995 [1975 et 1981], p. 333 et 793).

- 17 R. Barthes saisit ainsi ce qui fonde le plaisir fugace de la drague[-cruising], dans l'instant même de son initiation. Un plaisir que J. Kintzele (*op.cit.*) envisage comme une contrainte et un refus que le dragueur s'inflige à lui-même : « la drague se caractérise par le refus de la temporalité. Elle veut 'immédiatiser' les rapports en refusant toute durée »¹⁰. B. Proth (*op. cit.*, p. 152) écrit également : « Les dragueurs [...] s'inscrivent davantage dans la concrétisation d'un instant que dans une logique de durée ».
- 18 En résumé, la drague[-cruising] pourrait se définir comme le désir de réduire l'intervalle de temps et d'espace qui à la fois sépare et relie deux corps qui se croisent, d'opérer ce rapprochement que le regard initie et conjure. L'identification de ces trois registres de la perception, visualité, mouvement et temporalité, porte à penser que le terme *cruising*

désigne à la fois une expérience de l'espace et l'espace de cette expérience. En ce sens, nous pourrions établir un parallèle avec ce que Simmel dit du rendez-vous « qui désigne à la fois la rencontre et son lieu » : « Plus une notion est résolument de nature purement sociologique, c'est-à-dire absolument pas substantielle ou individuelle, [...] plus elle désignera linguistiquement *d'elle-même* ses contenus ou ses vecteurs » (Simmel, 1999 [1908], p. 619).

cruiser

- 19 Sur le registre métaphorique, nous pourrions avancer que la nuance sémantique entre drague et *cruising* correspond à celle qui différencie un contact par *frottement* d'un contact par *glissement*. Les deux termes n'impliquent pas la même manière d'être dans et à l'espace. Le décalage de sens et d'usage que nous repérons dans la traduction, ouvre à une interprétation plus large. Elle renvoie à deux expériences de la spatialité que Gilles Deleuze et Félix Guattari (1980, pp. 592-625) développent en différenciant les propriétés de *l'espace strié* et de *l'espace lisse*, une opposition qu'ils fondent sur deux archétypes anthropologiques : « le sol lisse de l'éleveur-nomade et la terre striée du cultivateur sédentaire »¹¹. L'une des nombreuses applications de cette distinction, dont nous nous inspirons, porte sur les logiques de trajet et d'exploration propres à chacun des concepts du lisse et du strié :

« dans l'espace strié, les lignes, les trajets ont tendance à être subordonnés aux points : on va d'un point à un autre. Dans le lisse c'est l'inverse : les points sont subordonnés au trajet [...] c'est le trajet qui entraîne l'arrêt » ; « dans l'espace strié on ferme une surface, et on la 'répartit' suivant des intervalles déterminés, d'après des coupures assignées ; dans le lisse, on se 'distribue' sur un espace ouvert, d'après des fréquences et le long des parcours » (p. 597 et p. 600).

- 20 Cette conception philosophique fait écho à nos observations de terrain, un rapport particulier à l'espace arpenté par le dragueur ou le *cruiser*, dont on tente d'échafauder un modèle, après avoir décortiqué les termes, pour approcher la géo-phénoménologie d'un mouvement exploratoire. L'apport de ce détour linguistique nous semble être le suivant : le *cruising* est une forme pure de la drague. Il constitue l'idéal-type d'une expérience n'existant pleinement que dans l'imaginaire itinérant d'une navigation en espace lisse, navigation dont les changements de vitesse ou de direction ne sont commandés que par un gouvernail empirique, réagissant aux signes prodigués par les êtres et les paysages qui environnent le navigant. Le *cruising* est la métaphore d'une exploration maritime à vue, sans instrument, « navigation nomade empirique et complexe qui fait intervenir les vents, les bruits, les couleurs et les sons de la mer » (*op. cit.* p. 599). Le *cruiser* ne se confond pas tout à fait avec le flâneur baudelairien, même s'il en partage le regard et la disponibilité. Lorsqu'il trace son trajet dans la ville, ses mouvements se rapprochent de ceux des somnambules « qui se déplacent et appréhendent les choses à l'infinitif » (Joseph, 1984, p. 13). Le *cruiser*, flâneur désirant et figure nomade par excellence, ne vise pas la sédentarisation. Il se distribue sur 'un espace lisse', défini par Deleuze & Guattari comme « un espace construit par opérations locales avec changements de direction [...] dus à la nature même du parcours [...] ou] à la variabilité du but, du point à atteindre [...]. Mais dirigé ou non, et surtout dans le second cas, l'espace lisse est directionnel, non pas dimensionnel ou métrique. [...] La perception y faite de symptômes et d'évaluations, plutôt que de mesures ou de propriétés » (*op. cit.*, p. 597-598).
- 21 À l'opposé, la métaphore maritime et fluviale du dragage induit une opération de striation. Le dragueur, dans sa recherche d'abordages, sillonne 'un espace strié' et déploie

un script continuellement ralenti, mis à l'arrêt, prié de se répéter ou de s'inverser. Pour appuyer ce point, citons ce que B. Proth (*op cit.*, p. 139) dit de la marche du dragueur :

« si la marche oscille d'un rythme soutenu à une déambulation baudelairienne, elle est surtout un moyen de faire un choix [...] les indices de pertinence du dragueur marchant s'effectuent par des changements de rythme, des allers-retours, une insistance à revenir sur ses pas qui doivent être déchiffrés ou interprétés presque simultanément par la personne à qui les signes sont adressés ».

- 22 Ce qui n'empêche pas, sur un même site, que des *cruisers* côtoient des dragueurs. Pour exemple, cette description du Jardin des Tuileries par Pierre Aguilon, parue en 1979 dans *Le Gai Pied*, est une illustration éloquent de ce qui caractériserait et différencierait le *cruising* le jour et la drague de nuit :
- 23 Les Tuileries sont encore le plus vaste lieu de drague à ciel ouvert de Paris. Deux centres magnifiques, l'un diurne, l'autre nocturne, sont les points de rassemblement des rôdeurs. [...] Le jour, on se retrouve autour de l'Orangerie. L'atmosphère y est décontractée. On y va pour voir, pour se montrer [...] quelques garçons traversent les réseaux de regards en se hâtant comme pour s'excuser d'être là. Ce sont souvent des nouveaux qui, avec le temps, s'ils reviennent apprendront à observer le rythme lent et désintéressé qui caractérise la drague de jour. La nuit, à l'heure de la fermeture du jardin, grand travelling le long de la seine qui accompagne la migration de ceux qui, malchanceux ou papillons folâtrant, vont se retrouver face à l'Arc de triomphe du Carrousel [...]. La parade recommence, un peu plus triste, un peu plus hâtée. Certains ne mettent pas le nez hors de leurs buissons dans l'attente de plaisirs plus radicaux, d'autres déambulent, les jambes mal assurées, âmes en peine. [...] Il y a les habitués. Ceux qui vont vite, font leur choix, tentent le coup, et s'en vont, seuls ou accompagnés.
- 24 La nuit est noire. Beaucoup sont partis, mais il reste toujours du monde. Des acharnés, des qui-n'ont-plus-rien-à-perdre, ou des qui-aiment-la-fraîcheur-du-soir. Le périmètre s'élargit. On va fouiner entre les bras du Louvre où deux squares déserts retiennent par leur intimité [...]. Certains soirs de juin où le temps était odieusement doux et subtil, la rêverie s'est prolongée toute la nuit (*Le Gai Pied*, n°4-5, août 1979, p.12, par Pierre Aguilon).
- 25 Les expériences contrastées de la temporalité et de la spatialité épousent et soulignent les modèles développés par les auteurs de *L'anti-Œdipe*. Le temps compté du dragueur ('rationalisé' selon M. Pollak (1982) et ou 'refusé' selon J. Kintzele) est de nature striée, constitué d'un « entrecroisement de variables et de fixes » tandis que le temps indéfini, sans finalité conséquente pour le *cruiser*, s'écoule dans un « développement continu ». Le *cruiser* ne reviendra sur ses pas qu'au hasard d'une boucle qu'il décrit involontairement dans l'espace, sans avoir à rebrousser chemin. Il ne s'angoisse pas du temps qui passe. Tandis que le chemin du dragueur est foulé et refoulé. Sommé de faire avec l'environnement, celui-ci sillonne et surligne ses passages, comme B. Proth le note précisément (*op. cit.*, p. 226) :
- 26 « En aménageant et en utilisant les obstacles 'naturels', grillage, barrière, bosquet et autre palissade qu'il rencontre, le dragueur dessine des lignes de démarcation symbolique [...]. Il doit apprendre, en obéissant et en imitant, à dominer un nouveau modèle de communication qu'il applique de façon pragmatique selon un code que personne ne lui a jamais appris, mais que tous les hommes en co-présence suivent avec application ».
- 27 Jusqu'à quel point peut-on soutenir cette distinction entre drague et *cruising* ? Quelles en seraient les limites ? Sémantiquement, la drague apparaît comme une forme immergée et

opacifiée du *cruising*, son aliénation et son déplaisir. L'espace lisse figure-t-il l'horizon idéal du *cruiser* et l'espace strié le cadre contraint du dragueur ? Doit-on y voir une forme déréalisée de l'expérience, irréalisable dans la ville ? Deleuze et Guattari soulignent les limites de leur propre texte à l'épreuve de la ville, « espace strié par excellence », car notent-ils : « une promenade de Miller, à Clichy ou à Brooklyn, est un parcours nomade en espace lisse » (*op. cit.*, p. 601-602). Espaces strié et lisse ne sont donc pas exclusifs l'un de l'autre :

« Même la ville plus striée dégorge des espaces lisses : [...] il suffit parfois de mouvements, de vitesses ou de lenteurs, pour refaire un espace lisse. Et, certes, les espaces lisses ne sont pas par eux-mêmes libérateurs. Mais c'est en eux que la lutte change, se déplace, et que la vie reconstitue ses enjeux, affronte de nouveaux obstacles, invente de nouvelles allures, modifie les adversaires » (*op. cit.*, p. 624-625).

- 28 Parce que l'espace pur et lisse n'existe pas en tant que tel, le *cruiser* est déjà toujours un dragueur confronté aux affres de l'existant, astreint à évaluer les intervalles, les distances physiques et symboliques qui le séparent d'autres corps. Il doit échafauder des plans, calculer ses opportunités et compter son temps. Que le *cruiser*, en quête de croisement, s'arrête, il n'est déjà plus lui-même. Il perd le mouvement, la direction et le sens d'un espace ouvert qui n'est plus le seul objet de son regard et le seul répondant de ses affects : l'espace se ferme sur le lieu de la rencontre.
- 29 En résumé, *cruising* constitue le modèle d'une expérience, celle d'un mouvement exploratoire continu, sans répétition ; la drague, son principe de réalité. Le sexe n'apparaît pas comme une finalité du *cruiser* mais comme une potentialité. Le dragueur se caractérise par son insistance à capter et à provoquer ce que le *cruiser* laisse venir et passer. Idéalement, le *cruiser* trace un chemin indéfini dans un espace lisse, il flotte à la surface de la ville, fusionne avec le milieu, lorsque le dragueur strie pour conjurer l'attente, sillonne et entaille le sol de ses passages répétés. Puisque son trajet est parsemé d'obstacles, le dragueur doit engager un *processus* d'adaptation, de construction de situations sexuelles et de marquage de l'environnement. Il travaille à de multiples opérations qui portent leurs fruits dans la répétition. La logique du dragueur, qui s'apparente à un travail sur l'environnement, expliquerait la dimension stéréotypée et standardisée des pratiques, tant sur les lieux publics extérieurs que dans les établissements spécialisés. C'est ce travail qui participe au processus que nous identifions alors, dans le cadre de la drague masculine et des établissements commerciaux qui la cadrent et la normalisent, comme une *sexualisation de l'espace*, contre-partie d'un devenir-*cruiser* impossible : jouir de l'*érotisation d'un mouvement exploratoire* qui, loin de se réduire à la quête d'une rencontre sexuelle, se suspend parfois mais ne s'arrête pas.

BIBLIOGRAPHIE

Barnes T., "Metaphor", 2000, in Johnson R., Gregory D., Pratt G., Watts M., *Dictionary of Human Geography*, Blackwell, 4th edition, 2000, p. 499-50.

- Barthes R., 1975, « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », *Magazine Littéraire*, février 1975, [1995, Œuvres complètes, Paris, Seuil, Tome III, p. 315-34]
- Barthes, R. 1981, « La dernière des solitudes », *Revue d'esthétique*, quatrième trimestre 1981, [1995, Œuvres complètes, Paris, Seuil, Tome III, p. 791-6]
- Bell D., Binnie J., Hollyday R., Longhurst R., Peace R., 2001, *Pleasure Zones*, New York, Syracuse University Press.
- Bersani L., 2001, « Drague et sociabilité », *L'Unebvue*, n°18, p. 111-28, traduit de l'américain par C. Marouby.
- Blidon M., 2006, « Entre visibilité et invisibilité, les formes spatiales gays dans la ville », *La forme en géographie*, Archive ouverte en Sciences de l'Homme et de la Société.
- Bozon M., Giami A., 1999, « Les scripts sexuels ou la mise en ordre des désirs... », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°128, juin, p. 68-72.
- Deleuze G., Guattari F., 1972, *L'Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Gagnon J.H. & Simon W.S., 1973, *Sexual Conduct, The Social Sources of Human Sexuality*, Chicago, Adline.
- Gagnon J.H., Simon W.S., 1986, "Sexual scripts : permanence and change", *Archives of sexual Behavior*, n°15, p. 97-120.
- Gaissad L., 2000, « L'air de la nuit rend libre ? Lieux et rencontres dans quelques villes du sud de la France », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n°87, Septembre 2000.
- Goffman E., 2002, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- Joseph I., 1984, *Le passant considérable, essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens Klincksieck.
- Kintzele J., 1995, *La drague ou les rencontres difficiles*, Paris, L'Harmattan.
- Merleau-Ponty M., 1979 [1945], *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- Proth B., 2002, *Lieux de drague*, Toulouse, Octares.
- Turner M. W., 2003, *Backward Glances, Cruising the Queer Streets of New York and London*, London, Reaktion Books.

NOTES

1. Serge Daney, *Les cahiers du cinéma*, n°317, novembre 1980, p. 53.
2. Sur les relations entre expérience, corps et espace, nous nous référons à M. Merleau-Ponty (1979, p. 173) : « L'expérience révèle sous l'espace objectif dans lequel le corps finalement se place, une spatialité primordiale dont la première n'est que l'enveloppe et qui se confond avec l'être même du corps. Être corps, c'est être noué à un certain monde [...] et notre corps n'est pas d'abord dans l'espace : il est à l'espace ».
3. Nous utilisons ce terme en référence aux sociologues américains G. H. Gagnon et W. S. Simon (1973, 1986) et à la théorie des « scripts sexuels » qui, dans la lignée de l'interactionnisme symbolique d'Erving Goffman, souligne la dimension dramaturgique des conduites sexuelles. Pour une présentation détaillée en France de ces travaux et de leurs applications, voir l'article de M. Bozon et A. Giami (1999).
4. L'expression est de Claude Javeau qui préface l'ouvrage.

5. L'ambivalence du mot 'relation' pose problème. Comme le note Simmel (1928 [1999], p. 619) : « D'une façon curieuse, le mot le plus purement sociologique qui soit, la relation (*Verhältnis*), a connu cette extension à tous les degrés concevables dans le langage familier dans son sens de relation érotique. Les amoureux 'ont' une relation, ils 'sont' une relation en tant qu'unité sociologique, et enfin chacun des deux est la 'relation' de l'autre ». Comment dès lors faire « précéder » ou « succéder » la relation à la consommation ?
6. J. Galtier-Boissière, P. Devaux, 1939, « Dictionnaire historique, étymologique et anecdotique d'argot », Paris, *Le Crapouillot*, n° 5 et 9.
7. L. Rigaud., 1878, Dictionnaire du jargon parisien. L'argot ancien et l'argot moderne, Paris, Paul Ollendorff ; Delvau A., 1866, Dictionnaire de la langue verte ; argots parisiens comparés, Paris, E. Dentu.
8. On peut reprocher à la comparaison le fait que le terme anglais appartienne spécifiquement à la culture gay tandis que son équivalent français ne présuppose pas de l'orientation sexuelle de celui ou celle qui en exécute les codes et les parades.
9. Dans cet ouvrage, Turner dresse la généalogie du *cruiser* en passant en revue ses représentations dans la littérature (C. Dickens, O. Wilde, R. L. Stevenson, W. Whitman), la presse et la photographie (W. Gedney) ou les œuvres de D. Hockney. À l'inverse d'autres études sur l'homosexualité masculine, il contourne le prisme de l'identité sexuelle pour concentrer son analyse sur « une expérience de la ville moderne » à travers la figure du flâneur. *Cruising Modernity* ! résumerait le processus par lequel, littéralement et en particulier, les homosexuels modernes naissent à eux-mêmes, à leurs congénères et à la ville à la fin du XIX^e siècle. Dans la lignée de George Chauncey (1994, *Gay New York, 1890-1940*), M. W. Turner écrit : « ils trouvèrent dans la ville des possibilités que les urbanistes n'avaient jamais considérées. La ville pouvait être réformée et *cruisée* », puis : « ils ont fait de la ville la leur, ils l'ont frayée dans ses marges, ils l'ont performée. Ils étaient toujours une minorité, mais parce qu'ils étaient au cœur du même du projet des classes moyennes de créer un monde artificiel, leur contribution à cette culture fut immense » (p. 11 et 13).
10. La détermination de la première fois est également saisie sur une registre psychologique par Simmel (1908 [1999], p. 653, cité par Kintzele) : « nous renonçons à nos réserves habituelles devant quelqu'un d'autant plus facilement que nous n'aurons plus affaire à lui après cette révélation unique, réciproque et unilatérale ». Le sociologue l'illustre en parlant du rendez-vous (p. 619) : « Le rendez-vous – et pas seulement le rendez-vous érotique ou illégitime – se distingue psychologiquement de la forme habituelle d'existence, par l'accent de l'unique fois, de l'acuité de ce qui ne naît que de l'occasion particulière pour la conscience ».
11. Deleuze & Guattari balisent les manifestations du lisse et du strié au travers de cinq modèles sémiologiques - musical, maritime, mathématique, physique et esthétique.

RÉSUMÉS

Dans la culture homosexuelle masculine, drague et *cruising* sont des termes équivalents. Ils désignent la quête d'un ou de plusieurs partenaires occasionnels et anonymes. Analyser leurs référents métaphoriques respectifs offre un éclairage particulier, à la fois phénoménologique et

géographique, pour une compréhension nuancée des types de pratique et d'expérience qu'ils recouvrent. Cet article pose l'hypothèse d'une distinction entre deux figures, le dragueur et le *cruiser*, et postule que cette distinction se tient essentiellement dans l'opposition que Gilles Deleuze et Félix Guattari établissent entre 'espace strié' et 'espace lisse'. L'essai de théorisation qui en découle est une manière de comprendre ce qui, entre *sexualisation de l'espace* et *érotisation d'un mouvement exploratoire*, fait fonctionner le script de la drague.

In French gay culture, drague means cruising: looking for anonymous and casual sexual partners. This paper, by respectively examining the metaphorical underpinnings of both words, French and English, throws doubt on the validity of this translation. Through a phenomenological and geographical perspective, it attempts to give a nuanced examination of the practice and experience that each word conceals. The aim is to identify two figures embodied in a same person: the dragueur and the cruiser. I will argue that the distinction mainly rests on the opposition that Gilles Deleuze and Felix Guattari establish between 'striated space' and 'smooth space'. The concluding theoretical discussion is an attempt to understand what, in the tension between sexualization of space and eroticization of movement, guides the scripts of drague and cruising.

INDEX

Mots-clés : drague/cruising, métaphores, sexualités, sens et expérience

Keywords : métaphors, sexualities, sense and experience

AUTEUR

EMMANUEL REDOUTEY

Emmanuel Redoutey (emmanuelredoutey@free.fr) enseignant associé et doctorant à l'Institut d'Urbanisme de Paris, Laboratoire Vie Urbaine, UMR LOUEST CNRS.

Il a récemment publié sur le sujet,

- « La ville marché du sexe », in M-F Mattéi, D. Pumain (dir.), *Données Urbaines*, Tome 5, Paris, Anthropos, 2007.

- « Trottoirs et territoires, les lieux de prostitution à Paris », in M.-E. Handman et J. Mossuz-Lavau (Dir.), *La prostitution à Paris*, Paris, La Martinière, 2005.

- « Ville » (avec Bruno Proth) et « Louis Chevalier » in Philippe Difolco (Dir), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005.